

MODOU FATAH THIAM

Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal

U.F.R de Lettres et Sciences Humaines

Laboratoire CERCLA¹

diagofatah@yahoo.fr

modou-fatah.thiam@ugb.edu.sn

La rivalité dans les textes oraux : une question transversale qui nourrit une vaste matière

**Rivalry in Oral Texts: A Crosscutting Issue that Is Feeding
a Vast Subject Matter**

Abstract

Rivalry is an issue or theme as old as humanity itself. In the relationship between individuals, it exists within all groups, whether family, sporting, professional, commercial or other. The world of literature is no exception to the rule. What's more, the proliferation of literary trends can be explained by this constant rivalry. Authors compete in the same way as their characters. In the fields of oral literature, the notion is a leitmotif. This article sets out to explore this vast field of traditional societies to see the forms and facets in which this rivalry manifests itself. The aim is to explore the issue in both short and long forms. In the case of the short forms, the illustrative elements are the result of fieldwork (the main method of collecting in oral literature), but in the case of the long forms, a comparative approach was adopted based on sociocriticism which, according to Claude Duchet, is essential to understand how literature interacts with society, because it emphasises the social dimension of the literary text.

Keywords: competition, character, relationship, rivalry, similar

Mots-clés : concurrence, personnage, relation, rivalité, semblable

¹ Centre de Recherche sur la Critique Littéraire Africaine.

Introduction

Toute littérature prend en charge les réalités de la société qui la produit. Elle trouve sa raison d'être dans la réponse à des questions du genre : Quelle est la nécessité de ton déroulement ? Que dis-tu de la société qui te dit ? Elle doit sa richesse à la pluralité des approches et des techniques. Un colloque sur la rivalité peut être vu comme une nouvelle approche qui vise à mettre en exergue une belle technique littéraire.

Le monde est fondé sur la dualité qui sous-tend la rivalité. Le jour contraste avec la nuit, l'enfer – le paradis, l'esprit – la matière. Les hommes s'affrontent dans des combats sans merci, chaque fois qu'un objet de valeur est convoité par tous. Il en est de même pour les non humains. La rivalité se tisse autour de l'individu ou du groupe. C'est un feu qui s'attise par la jalousie, la compétition. L'oralité puisant sa matière des formes longues et des formes courtes, nous avançons l'hypothèse que tous ces genres oraux, d'une manière ou d'une autre, développent la rivalité. Il sera question de voir comment ces textes traitent de la rivalité qui apparaît tantôt dans le verbe et tantôt dans l'action. L'étude va donc soulever la question de l'universalité ou de l'omniprésence de la rivalité, surtout dans les genres oraux.

Notre démarche analytique consistera d'abord à nous appuyer sur les formes courtes qui problématisent une rivalité en langue. Nous nous efforcerons ensuite d'étudier une rivalité tissée autour d'une dynamique physique, à travers les formes longues. Pour ce qui est des formes courtes, les éléments d'illustration résultent d'un travail de terrain (la principale méthode de collecte en littérature orale), mais pour les formes longues, il s'est agi d'une démarche comparative s'appuyant sur la sociocritique qui, selon Claude Duchet (1979 : 220), est essentielle pour comprendre comment la littérature interagit avec la société, car elle insiste sur la dimension sociale du texte littéraire.

1. La place de la rivalité dans les formes courtes

Dans les formes courtes dites encore genres mineurs, synonymes de discours condensés, la rivalité ne peut relever que du lexique verbal, pour ne pas dire une rivalité en langue. Dans son ouvrage intitulé *Du côté des petites filles*, Elena Belotti (1974 : 133) définit l'enfant comme un être

toujours prêt à s'exposer, à risquer dans un monde d'adultes fait pour les adultes, alors que ce monde l'entrave au lieu de le favoriser [...] toujours aux prises avec des personnes, des objets, des situations difficiles, écrasantes, effrayantes [...] Il est très fortement attiré par ses semblables et les affronte sans détour, sans feinte ni compromis. Il est irrésistiblement attiré par les autres enfants, et il est prêt à affronter tous les risques, tous les dangers, les plus violents rejets, les heurts les plus cruels, les batailles les plus dures, comme condition pour passer son temps avec eux [...] [Il] affronte les mauvais traitements, les coups les morsures, les égratignures, avec un courage qui n'appartient qu'à lui et aux gens de son âge, et qui est identique chez les deux sexes.

La volonté de l'enfant à en découdre avec ses semblables est apparente dans la devinette comme dans d'autres formes de jeux dans lesquels se poursuit ou se manifeste la rivalité. Il en est de même pour le proverbe qui prend en charge l'enfant au même titre que l'adulte.

1.1. La rivalité dans la devinette et le lexique proverbial

L'enfant le plus fort ou le plus disposé à trouver l'énigme avec la devinette est susceptible d'être, dans l'avenir, le plus fort ou le plus technique du groupe ou de la classe d'âge, celui qui est le plus créatif, donc apte à contourner les difficultés et les obstacles dans la vie d'adulte.

325

La devinette, entre enfants ou entre individus, a lieu dans un dialogue sous forme de joute oratoire :

- *Xàll mbalagaan !*
- *Xalet !*
- Je lance un défi !
- Je promets de relever le défi²!

On peut encore avoir ce dialogue en d'autres termes :

- *Cax naa la !*
- *Càqi naa la !*
- Je m'engage à te donner une devinette !
- Je m'engage à donner la signification de la devinette que tu vas donner !

Le diseur aura triomphé s'il réussit à poser un casse-tête et le protagoniste aura triomphé s'il parvient à trouver le sens de toutes les devinettes de son alter ego. Si le protagoniste se met à ressasser les idées pendant longtemps, alors il aura perdu silencieusement, car Roland Barthes (1984 : 410) écrit : « Le ressassement des discours déjoue toute mise en scène du prestige de la rivalité ». La victoire compte, d'autant plus que d'après nos études de terrain, lors d'une séance de devinettes, le diseur et le protagoniste se donnent en spectacle devant un public composite.

La valeur de la citation dans l'argumentation ne dépasse pas celle de l'utilisation du proverbe. La rivalité entre l'écriture et l'oralité serait-elle évitable ? Analysons donc la thématique de la rivalité dans la sagesse populaire bien nourrie d'imagination.

Très proche de la devinette par sa taille et l'image de la métaphore ou l'encodage, le proverbe accorde une large place à la rivalité, à travers son discours tissé et condensé. Elle est nourrie d'un riche lexique dans le proverbe qui permet de consolider et d'agrémenter le discours. Elle y est prise en charge à côté de tous les autres besoins ou réalités du groupe. Sans aller plus loin, prenons le proverbe suivant :

« Bu Mbul bañee, Làmabaay nàngu »
[Si Mboul refuse, Lambaye acceptera]

On peut encore, pour être plus clair, traduire par :

[Si les gens de Mboul refusent, les gens de Lambaye accepteront]

Ce proverbe qui dit long sur les relations humaines est conçu autour de la rivalité, grâce à l'antagonisme entre les deux villes « Mboul » et « Lambaye », mais également par l'antonymie entre les deux verbes « refuser » et « accepter ». C'est un proverbe né à partir du machiavélisme du roi Latsoukabé Fall qui trouvait un terreau fertile et favorable dans la rivalité entre ses deux peuples, entre ses multiples épouses ou enfants. D'ailleurs, étant roi du Kajoor qui avait pour capitale Mboul, avec ses largesses,

² Notre traduction. Toutes les expressions wolof sont traduites par nos soins.

il corrompit les gens du Bawol dont Lambaye était la capitale. Ces derniers se montrèrent favorables à Latsoukabé qui surprit son homologue et de surcroit un rival Dé Thialaw Bassine et le tua. L'élimination du rival lui permit de réunifier les deux trônes. Ce sont les circonstances qui ont donné naissance à ce proverbe très illustratif de la rivalité.

De ce postulat, dans une société traditionnelle où la polygamie est de mise, dans une société traditionnelle où foisonne le proverbe dans le discours de tous les jours, on peut se proposer d'illustrer la rivalité entre les épouses, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il y aura forcément une rivalité entre les enfants. Les proverbes qui suivent illustrent la rivalité entre coépouses.

« Wujje, ba say ree di neex »

[Il faut rivaliser avec sa coépouse pendant qu'on a encore le sourire radieux]

« Ku sa wujj di sëlëm doo set »

[Si une femme doit se faire laver la figure par sa coépouse, elle n'aura pas le visage propre]

« Ligéeyu ndey añub doom »

[Le travail de la mère profite toujours à l'enfant]

[Chaque enfant récoltera les fruits du travail de sa mère]

Chacun de ces proverbes met en relief un aspect de la rivalité par rapport au vivre-ensemble au sein de la famille polygame. Dans le premier, la rivalité entre coépouses semble inévitable, mais elle est pleinement vécue au paroxysme de la jeunesse. Le sourire est ici synonyme ou métaphore de la beauté. Le deuxième proverbe est une sorte d'avertissement qui invite chaque épouse à se prendre en charge et éviter de laisser son sort entre les mains de l'autre. Il s'agit juste d'un langage métaphorique pour dire que même dans la vie réelle, il ne faut jamais avoir confiance à un rival ou un concurrent. Quant au troisième proverbe, il présente la mère comme une concurrente qui n'a pas le droit de baisser les bras. C'est dans ce sens que Ndiolé, une chanteuse sénégalaise précise :

« Kér goo jis karo ya rafet, jeeg ba ca biir di tann ceeb xaw naa dee »

[Chaque fois qu'on voit une maison avec de jolis carreaux, la femme qui est en train de trier le riz à l'intérieur a failli mourir (lors des rudes épreuves qu'elle a traversées)]

Cette femme en question est supposée être la mère du propriétaire de la maison à qui elle a assuré une réussite sociale. Au Sénégal et à travers les téléfilms qui relatent notre réalité sociale, dans les querelles qui concrétisent la rivalité sous une autre forme, on voit souvent un assaillant qui, pour signifier à son rival son échec social, lui ordonne : « Va demander à ta mère comment elle a mené sa vie conjugale ». Autrement dit, si la femme baisse les bras ou se montre infidèle ou paresseuse, elle sera l'auteure de l'échec de ses enfants qui prendront le relai dans la deuxième phase de la rivalité.

Considérons, dans ce sens, les proverbes qui suivent.

« Layoo bi jeeg, bu doom yi màggée àtte leen »

[Concernant la querelle des femmes, lorsque les enfants grandiront, ils les départageront]

« Doomi baay, ndox ci taat la, laab na, waaye julliwut »

[Un demi-frère (ou une demi-sœur) c'est comme l'eau qu'on utilise après qu'on est allé aux selles, elle permet de se nettoyer, mais elle ne permet pas de prier]

« Gàcceeg néeg, doomi ndey moo koy faj, bu yeggee cim pénc nag, doomi baay moo koy faj »

[Au sein de la maison, c'est le frère de même mère qui lave un affront, mais sur la place publique, c'est le demi-frère qui le lave]

La rivalité de la génération des mères sera prolongée par une rivalité dans la génération des fils comme cela apparaît à travers le premier proverbe. Le verdict n'est jamais livré séance tenante, il faut suivre le film des enfants, pour savoir qui a remporté le combat de la rivalité. Et dans cette lutte souvent malsaine, même s'il y a des exceptions, le demi-frère est considéré comme un rival qui ne cesse de tendre des pièges, de mettre des bâtons dans les roues, pour se hisser au sommet et noyer les rivaux ou tout simplement les semblables. C'est ce qui ressort du proverbe suivant où la première section mentionne une rivalité interne, dans la cellule familiale alors que la deuxième section met en relief une rivalité externe. Joseph Ki-Zerbo (208 : 238) y référence en parlant du concept *bambara*³ de « *fadenya* » : « Il s'agit de la rivalité agressive entre frères de même père, mais non de même mère, base des conflits interclaniques et entre peuples ».

Toutefois, il existe des proverbes qui soulèvent les aspects d'une rivalité positive. D'ailleurs, Anne-Marie Tremblay (2024) se demande si la rivalité au travail n'est pas bénéfique⁴. La réponse sera sans doute « si », car ce sera une forme de concurrence qui rendra meilleure la productivité :

« Jigéen man naa dindi lu nekk si wujjam bamu moy taat wu dëng »

[Une femme peut tout redresser chez sa coépouse excepté une déformation de ses fesses]

« Ganaar su wéetee si dëju, gësee benn tåñk »

[Lorsqu'une poule est seule au « *dëju* »⁵, elle fouille les grains avec une patte]

Après avoir posé sa question (« Bénéfique, la rivalité au travail ? ») et développé sa pensée, Anne-Marie Tremblay conclut dans le même article : « La rivalité peut inciter les employés à réfléchir à leur performance ». Mais il faut souligner que ce prolongement de la rivalité doit nous inviter à aller au-delà de la devinette et du proverbe.

1.2. La rivalité dans d'autres formes de pratiques enfantines ou d'adultes

La rivalité entre enfants que l'on retrouve à travers la devinette et le proverbe se fonde sur la loi du plus fort. Elle se poursuit également dans la vie d'adulte. Mais elle se généralise souvent dans bon nombre de jeux pratiqués :

- Le « *dammante baaraam* »
- Le « *toggante saabu* »
- Le « *àjjiiwaante* »
- Le « *njëkkante* »

3 Ethnie que l'on rencontre au Sénégal, mais surtout au Mali.

4 « Bénéfique, la rivalité au travail ? », article disponible sur : <https://www.revuegestion.ca/benefique-la-rivalite-au-travail> (consulté le 18/10/ 2024).

5 Ici « *dëju* » est un substantif wolof suffixé à partir du verbe « *dëj* » (asseoir, poser, installer). Dans le monde rural traditionnel, le terme désigne un coin de la concession où l'on installe les mortiers avec lesquels les femmes pilent le mil. Ce coin est très fréquenté par les animaux de la basse-cour en quête de nourriture.

Chacune de ces expressions contient un verbe d'action suivi du suffixe « -ante », un terme qui illustre bien la rivalité, parce que renvoyant à la dualité, à la réciprocité.

« Dammante baaraam » signifie littéralement « se casser le doigt » dans le sens de la réciprocité. Il s'agit d'un jeu qui nourrit ou prolonge la notion de rivalité. Deux jeunes rivalisent d'ardeur et chacun cherche à s'imposer ou à prouver sa puissance. On peut mieux comprendre encore cette pratique sous la forme du fameux « bras de fer ».

« Toggante saabu » reste toujours dans la rivalité, avec « togg » qui peut signifier « cuisiner » ou encore « charger ». Les deux protagonistes rivalisent de personnalité en se regardant fixement. Le premier à baisser son regard fera preuve de contre-performance.

Le « àjjiwaante » est un combat verbal où chacun dénigre l'autre en soulignant ses lourdeurs, en le comparant à des êtres ou objets moches, affreux, burlesques. Comme lors d'une séance de devinettes, le diseur et le protagoniste se donnent en spectacle devant un public. Selon Claude Tankwa Zesseu (2011 : 30), le langage artistique privilégie aussi la comparaison. Chacun peut avoir son tour pour faire entendre le fruit de son imagination, mais les deux rivaux peuvent se livrer à un duel du plus rapide et du plus créatif ou imaginatif.

Cette rapidité qui est d'une importance capitale sous-tend essentiellement la quatrième et dernière notion : le « njékkante » qui consiste à voir qui est le plus rapide. La course de vitesse en est une facette, mais il s'agit souvent d'une rivalité dans le bon accomplissement d'une tache que tout le monde fait en même temps. Le « njékkante » permet de joindre l'utile à l'agréable, il a un but utilitaire, car il permet d'exécuter, en un temps record, le travail demandé par les parents ou les aînés.

Les acteurs se soldent des comptes, car le premier peut sanctionner tous les autres en leur donnant des coups poing sur le dos. Il peut punir qui il veut (un ennemi) et pardonner qui il veut (un ami). Il peut frapper fort comme il peut donner un coup mou.

Toutes ces formes de rivalité dans les formes courtes corroborent la pensée de Jérôme Yao Kouadio (2017 : 25) qui souligne qu'il s'agit toujours d'une domination, soit on l'exerce, soit on la subit : « Jadis, les hommes et les femmes étaient là. Lorsque, nous, les hommes, les rencontrions, nous engagions une lutte féroce contre elles, mais elles nous battaient de manière humiliante. Vous-mêmes, voyez ce qui se passe aujourd'hui où nous pensons les dominer ».

2. La place de la rivalité dans les formes longues

Les formes longues présentent des récits dont certains atteignent la taille d'un récit-fleuve. Par conséquent, elles offrent des espaces plus spacieux qui permettent aux acteurs de développer pleinement leur rivalité avec la vengeance, l'imitation, le rebondissement, etc.

Dans le premier point de notre analyse, nous nous sommes basé sur un travail de terrain, car on peut considérer les formes courtes comme le parent pauvre du champ de l'oralité. Mais, concernant les formes longues, il y a même un foisonnement de textes assez illustratifs de la rivalité. Procédant par une méthode comparative qui s'appuie sur la sociocritique, nous nous limiterons à analyser cette thématique à travers le conte, l'épopée et le mythe.

2.1. La rivalité dans le conte

Dans les récits oraux, la rivalité reste une thématique récurrente, elle ne passe jamais inaperçue. Le conte, l'épopée, le mythe et l'hagiographie sont autant de sous genres où la rivalité occupe une place de choix. Pour Anne Godin (2005 : 118) « certains thèmes tels que la mort, la famine, la sécheresse, la rivalité, le mariage, la maternité sont récurrents dans les contes africains ».

Que ce soit le conte de mœurs, le conte-fable, le conte merveilleux ou le conte-mythe, il présente à la société une nette image d'elle-même. Le rôle actoral de l'opposant, de l'agresseur ou de l'antihéros s'apparente à la rivalité dans la morphologie du conte. Vladimir Propp (1965 : 64) fait du combat une des fonctions du personnage : « Le héros et son agresseur s'affrontent dans un combat ». Le héros et les adjutants qui sont à ses côtés se livrent à une lutte contre les opposants.

Le conte « Kouli et Dialo » nous présente deux figures antithétiques. Saltigué Kouli est un *ceddo*⁶ parfait et Dialo Wali un musulman parfait. Leur rivalité ne réside pas dans la quête du pouvoir comme à l'accoutumée, mais dans la volonté du musulman de mettre un terme à une mauvaise pratique exercée par un roi-satyre et justifiée par un simple abus d'autorité :

Saltigué Kouli, chaque fois qu'il voyait une belle femme qui lui plaisait, tuait le père et le frère de cette dernière et lui donnait pour dot le sang de son père et celui de son frère. Il l'amenait ensuite, elle et sa mère. C'est ce que Saltigué Kouli avait l'habitude de faire...

- Va dire à Dialo Wali de me donner sa sœur [ordonne Saltigué Kouli à son griot]. S'il ne veut pas me la donner, je viendrai la chercher et je lui ferai ce que j'ai fait à ses pairs...

- Va lui dire qu'il n'a jamais pris personne qui soit de même mère et de même père que moi [répond Dialo Wali au griot]. Je ne suis apparenté à aucune de ses femmes. On a une frontière commune et on est aussi des égaux. Aussi s'il veut épouser ma sœur, il n'a qu'à y mettre le prix et je la lui donnerai selon la loi de la tradition musulmane. Sinon, qu'il utilise le moyen qui lui semble le plus indiqué pour l'avoir, ainsi il verra s'il l'aura ou pas. (Lilyan Kesteloot, Bassirou Dieng 1986 : 113)

La rivalité se solde par une bataille singulière, sans vainqueur ni vaincu. Les deux systèmes rivaux se neutralisent : chacun épouse ses balles, tue le coursier et brise l'arme de l'autre, toute la forêt est consumée, il ne leur reste plus qu'à se tenir au collet jusqu'à ce que tous les deux s'étouffent raides morts. Le verdict devrait être donné au musulman, car il meurt en martyr, conformément aux principes de l'Islam. Il a su freiner une mauvaise pratique et préserver sa famille de l'humiliation d'un roi prenant ses désirs pour des réalités.

Dans le conte « La cuillère sale », il y a une rivalité particulière à voie unique, c'est-à-dire sans réciprocité. Dans la première séquence, la marâtre transpose sur l'orpheline la rivalité qu'elle nourrissait envers sa défunte mère. Le conte s'ouvre ainsi : « Binta l'orpheline vivait dans la maison paternelle où la deuxième femme de son père ne lui épargnait ni les grands travaux, ni les vexations, ni les cris, ni les coups » (Birago Diop 1961 : 177).

La force de l'orpheline qui lui permet de résister à la rivalité transposée réside dans ses qualités de jeune fille bien éduquée : polie, persévérente, discrète, soumise, courageuse, etc. Face à ses hautes vertus qui empêchent la marâtre de satisfaire son désir de vengeance, elle lui inscrit une tâche difficile, voire impossible. Elle l'envoie à l'endroit le plus dangereux qui soit :

⁶ Un païen caractérisé par sa violence et son penchant pour l'alcool, la jouissance et la femme.

Criant, hurlant, elle se mit à battre une fois de plus la petite fille. Fatiguée de la rouer de coups, elle lui dit :

- Tu iras laver cette cuiller à la Mer de Danyane.
- Où se trouve ?... tenta de s'informer l'orpheline.
- À la Mer de Danyane, vociféra la méchante. Va-t'en, ordonna-t-elle en poussant la pauvre fille hors de la maison. (Birago Diop 1961 : 178)

Le caractère merveilleux de la vieille femme retrouvée sur le lieu sera d'un grand apport pour la fille très soumise. La vieille se mue en donatrice de l'objet magique. Cette mère des bêtes incarne bien le rôle de la matriarche qui désamorce la bonne et lui permet de tirer de sa faiblesse une force, de sa pauvreté des richesses et de sa solitude une communauté à son service.

Mais la réussite ou la quête ascendante de l'orpheline prédestinée à la mort réveille l'envie et la rivalité. La marâtre dépêche sa propre fille Penda, car elle ne doit pas valoir moins que sa demi-sœur Binta. Mécontente et jalouse, ayant échoué sur le premier axe où elle avait transposé la rivalité, elle active le second axe. Sans chercher de prétexte, elle envoie sa fille au charbon :

Revenant dans la maison elle empoigna Penda sa fille :

- Fainéante, fille de rien, hurlait-elle, regarde ce que cette misérable a pu trouver et prenant une cuiller elle la tendit à sa fille :
 - Salis-moi tout de suite cette kôk et va la laver toi aussi à la mer de Danyane
- (Birago Diop 1961 : 184)

La rivalité étant trop malsaine, elle débouche sur la plus lourde sanction possible avec la perte irréparable. De la fille partie à l'aventure, la mère ne retrouve que le cœur (perverti) dont aucun carnassier n'a besoin, même pas le charognard.

La thématique de la rivalité se développe également dans le conte « Les coépouses bossues » qui présente des contrastes comme dans « La cuillère sale ». Une première femme bossue se lève la nuit pour aller faire ses besoins et elle surprend les djinns en train de faire leur jeu au sein de la maison. Elle s'en approche, demande l'autorisation de participer au jeu et se montre très réservée et obéissante. Contre ses valeurs incarnées, elle reçoit une récompense : les djinns la débarrassent de sa bosse. Elle n'est plus difforme.

Mais, dès le petit matin, sa coépouse ne peut plus rester tranquille, parce que sa principale rivale se montre désormais plus belle, elle l'accable de questions et l'autre finit par lui expliquer la provenance de son bonheur, car elle décide de la provoquer et de toucher à sa sensibilité : « C'est bien la méchanceté qui régit souvent les relations entre coépouses, mais sérieusement tu dois me dire qui t'a enlevé ta bosse » (Lilyan Kesteloot, Bassirou Dieng 1986 : 21). Incarnant des antivaleurs, dans l'exercice de la rivalité qu'elle qualifie comme synonyme de méchanceté, la deuxième femme échoue là où la première a réussi. Elle transgresse le contrat qui devait la lier aux djinns qui, au lieu de la débarrasser de sa bosse, lui plantent encore celle qu'ils avaient ôtée à sa coépouse.

Il arrive souvent que la rivalité prenne des proportions exacerbées dans les textes oraux. Dans chacun de ces trois contes que nous venons d'analyser, la rivalité finit par atteindre un niveau d'exacerbation et le personnage belligérant ne saurait en sortir indemne. Cette réalité pathétique est approuvée par Jean Copans et Philippe Couty (1976 : 18) : « La dernière partie, rivalités et punitions, où nous avons classé les contes concernant les animaux est plus spécifique, mais, là également, rivalités et punitions sont souvent excessives. »

De là nous pouvons prétendre que la rivalité est une thématique récurrente dans les contes, en attendant de voir ce qu'il en est de l'épopée et le mythe.

2.2. La rivalité dans l'épopée et le mythe

L'épopée, par sa définition, est un genre qui illustre bien la rivalité. Étant un récit situé entre l'histoire et le mythe, l'épopée tisse toute sa trame autour d'un personnage qui émerge du lot. Se faisant, ce personnage fera l'objet de convoitise auprès de ses semblables qui ne sont pas toujours prêts à croiser les bras. La rivalité est présente dans l'épopée pastorale, dans l'épopée religieuse, mais aussi et surtout dans l'épopée royale où la figure du père reste la principale source de rivalité de même que le trône, principal objet de quête.

Saly Amy Diémé (2021 : 35), faisant allusion à nos anciens empires qui alimentent l'épopée africaine, note : « Cette loyauté des jaami buur ne semble durer qu'au début de la monarchie. En effet, l'accès au pouvoir a fait naître des rivalités au sein des différentes familles royales ».

Nous avons déjà mentionné plus haut le phénomène du roi Latsoukabé qui, dans *L'épopée du Kajoor* de Bassirou Dieng (1993), a usurpé puis confisqué le pouvoir devant ses frères, dans une société où les ordres de jadis se muent en une relation d'antagonisme. Nous sommes dans l'épopée dynastique où la quête du pouvoir reste la condition d'être des belligérants. Pour cette quête du pouvoir, les familles et / ou les lignées régnantes se livrent à des conflits internes, à des batailles intestines. Le rival, dans cette quête du pouvoir, est constamment aux aguets et il n'hésite pas à usurper le pouvoir.

Revenu de guerre avec ses demi-frères qui sont ses principaux rivaux, Latsoukabé cache ses blessures et demande à ses deux demi-frères de lui confier le trône pour aller soigner leurs blessures. Il fait déjà preuve d'hypocrisie en faisant usage de la ruse pour sortir vainqueur de la rivalité. Il ne s'arrête pas là, en leur absence, il cherche les moyens de confisquer le pouvoir. Il y parvient grâce à ses deux adjoints. D'une part, il y a le connaisseur peul qui lui remit une poudre magique qui empêche la guérison des blessures de ses éventuels rivaux. D'autre part, il s'est forgé une puissante armée grâce au Blanc Sajeyra qui lui offre une centaine de fusils contre un service rendu. Après avoir assujetti ses rivaux, il passe à un élargissement de son royaume en assassinant son homologue pour réunifier les deux trônes.

Dans les récits III et IX de *L'épopée du Kajoor*, il est impossible d'épuiser toutes les facettes de cette figure de Latsoukabé Fall, quant à l'illustration de la thématique de la rivalité. Les deux premiers forfaits commis n'ont fait que lui donner plus de confiance. Il décide d'asseoir l'hégémonie de sa lignée pour anéantir tous ses potentiels rivaux avec ses multiples mariages : douze épouses pour six belles familles, soit deux épouses de même père et de même mère dans chacune de ces six lignées. Et pour mieux illustrer son goût de la rivalité, Latsoukabé décide de privilégier les descendances de ses deux épouses prises dans sa propre lignée maternelle en leur laissant ses deux royaumes.

[Il] dit au crépuscule de sa vie :

- Les femmes que j'ai épousées sont nombreuses,

Mais je n'aurai pas honte d'être injuste à l'égard de mes fils...

Ah ! La vieillesse m'a assailli...

Je vais vous partager mon royaume que j'ai conquis

Par mon intelligence...

Je laisse donc le Kajoor à la case d'Issa Ténd...

Je laisse le Bawol à la case de Koumaba Diarigne...

La case d'Issa Ténd et la case de Koumaba Diarigne se partagèrent ainsi le royaume
(Bassirou Dieng 1993, Récit III, v. 210–229).

Mais bien avant la distribution injuste du patrimoine, chaque mariage est pour Latsoukaké une occasion de rappeler que dans son univers, la rivalité est inévitable. Le discours varie légèrement – la variabilité est le propre de l'oralité –, mais l'idée est constante : il invite toujours les sœurs-coépouses à éviter dans leurs querelles et rivalités de se « dire de vilaines choses / Car ceux qui ont partagé le même lait ne doivent pas le faire » (Bassirou Dieng 1993, Récit III, V. 20–21). L'épopée est parfois proche du mythe, mais ce n'est pas un mythe.

Le mythe est également un lieu de confrontation où s'affrontent des êtres naturels comme surnaturels. Dans « Le mythe de Wagadou », la rivalité est de mise d'un bout à l'autre du récit. Dès le début, le liquide précieux (l'eau du puits) est l'objet de rivalité entre l'ancêtre Dinga et le chef des génies. Dinga est parvenu à s'installer après avoir tué son rival. Mais, à sa mort, un grand conflit est né, car le griot Sudeere va manipuler Jaabe le cadet et le pousser à tromper la vigilance du père pour usurper le pouvoir à son ainé Xiin. L'éclatement de la figure paternelle traduit le déclenchement de la rivalité qui vire très vite à une guerre sans merci. Jaabe est devenu roi, mais son royaume est une coquille vide, parce que c'est son rival qui commande la tombée de la pluie. La sécheresse le pousse à l'exil. Il décide de s'installer dans une forêt occupée par son demi-frère Bida devenu un serpent mythique. Pour amadouer ce maître des lieux, il signe un contrat qui inclut le sacrifice humain ; une fois par an, il doit offrir au Biba une fille vierge et la plus belle du royaume pour sa prospérité et le droit de résidence.

Conclusion

Des formes courtes aux formes longues, de la devinette au mythe, nous sommes parvenus à isoler un fil conducteur qui permet de tracer les contours de la rivalité qui est tantôt verbale et tantôt physique. Cela permet de dire que la rivalité est omniprésente en littérature, surtout dans l'oralité, car elle est de mise dans la société africaine où tous les textes d'illustration de notre analyse ont été produits : rivalité dans la classe d'âge, rivalité dans la cellule familiale, rivalité d'ardeur pendant le travail, bref, rivalité sous toutes les formes possibles.

Toutefois, vu les obligations et les contraintes pour la cohabitation, des canaux ont été aménagés intelligemment pour instaurer un climat favorable au vivre ensemble. Ainsi, au Sénégal, il existe le système de cousinage ou la plaisanterie qui permet toujours une décrispation de la situation pour éviter les heurts et les rivalités. Entre « *aawo* » (première épouse), « *ñaaareel* » (deuxième épouse) et « *ñetteel* » (troisième épouse), chacune tire la couverture de son côté dans les plaisanteries et a la possibilité de traiter l'autre de tous les noms d'oiseau. On a donc dans les « *taasu* », qui sont des textes oraux du milieu féminin, des formules du genre :

Aawo day sacc, ñaaareel dawul coow, ab ñetteel a nga mel nib buteel, fir a ko ko yóbbee.

[La première épouse est une voleuse, la deuxième est belliqueuse, la troisième a le corps aussi rude qu'une bouteille, c'est à cause de la jalouse]

Parfois, ce sont des formules mélioratives du genre :

Aawo buuru kéraram, ñaareel xaritu jékkéram, ñetteel xolu jékkéram.

[La première épouse est la reine de sa maison, la deuxième est l'amie de son époux, la troisième est le cœur de son époux]

Même dans la combinaison, les termes « kér » et « jékkér » qui sont les mots-clés présentent une harmonie musicale qui participe à la quête de quiétude. Mieux encore, pour transcender les difficultés, on instaure la filiation et selon le rang occupé : la première venue est une grande-sœur ou « mag » et l'autre ou les autres garde(nt) le statut de petite(s)-sœur(s) ou « rakk ». La gérontocratie ou la hiérarchie est encore gérée dans le lexique : toute épouse qui vient après la première est une « topp » (la suivante) et elle doit suivre la première épouse (« aawo »). Les femmes matérialisent cela dans les chansons de mariage ou de baptême. Il en est de même dans la génération des fils où il n'est pas du tout sage de privilégier la rivalité au détriment de la filiation. Le musicien sénégalais Thione Ballago Seck avait entrepris une conscientisation dans ce sens :

Doomi baay, bul lekk reer bi ba ma ! Boo lekkee reer ba ma, fu may reeree ji ? Ñoo bokk genn geño, deret ji benn la. Doomi baay, nañ bokk reer !

[Mon demi-frère, ne dîne pas sans moi. Si tu dînes sans moi, où vais-je dîner moi ? Nous sommes issus du même père, nous avons le même sang. Mon demi-frère, partageons le dîner ensemble !]

On comprendra alors que la rivalité fait partie de la composition biologique de l'homme, mais dans un monde où on a toujours besoin de l'autre, il faut œuvrer pour la paix. C'est pourquoi tous les conflits et toutes les guerres se terminent toujours autour de la table de négociation où chaque partie lâchera du lest de la rivalité.

Bibliographie

- Anne, Godin (2005) *Les contes illustrés jeunesse d'Afrique noire dans le paysage éditorial et culturel français*. Institut Universitaire de Technologie de René Descartes : Paris 5.
- Barthes, Roland (1984) *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris : Seuil. [Édition posthume.]
- Belotti, Elena Gianini (1973) *Du côté des petites filles. L'influence des conditionnements sociaux sur la formation du rôle féminin dans la petite enfance*. Paris : Édition des femmes.
- Copans, Jean, Philippe Couty (1976) *Contes wolof du Baol*. Dakar : Union Générale d'Éditions Orstom.
- Diémé, Saly Amy (2021) *La poésie orale féminine dans le mariage wolof et les chants de naissance lélébou-Sénégal*. Thèse de doctorat. Paris : Institut National des Langues et Civilisations Orientales.
- Dieng, Bassirou (1993) *L'épopée du Kajoor*. Dakar–Paris : Centre africain d'études culturelles – Agence de Coopération Culturelle et Technique.
- Diop, Birago (1961) *Les nouveaux contes d'Amadou Koumba*. Paris : Présence Africaine.
- Duchet, Claude (1979) *Sociocritique*. Paris : Nathan.
- Kesteloot, Lilyan, Dieng Bassirou (1986) *Contes et mythes du Sénégal*. Paris–Dakar : Comité International de la Langue Française – Institut Fondamental d'Afrique Noire.
- Ki-Zerbo, Joseph (2008) *Regards sur la société africaine*. Dakar : Nouvelles Editions Numériques Africaines.
- Kouadio, Jérôme Yao (2017) *Ainsi parle Sran Ble Main ou l'Afrique noire*. Beau Bassin : Éditions Universitaires Européennes.
- Propp, Vladimir (1965) *Morphologie du conte*. Paris : Seuil.

Tremblay, Anne-Marie (2024) « Bénéfique, la rivalité au travail ? » [Dans :] *Revue Gestion HEC*. Récupéré de <https://www.revuegestion.ca/benefique-la-rivalite-au-travail> le 18/10/2024.

334 Zesseu, Claude Tankwa (2011) *Le discours proverbial chez Ahmadou Kourouma*. Thèse de doctorat. Canada : University of Toronto.

Received:
19.12.2024
Reviewed:
12.02.2025
Accepted:
21.11.2025